

## CHRONIQUES MÉLANCOLIQUES D'UN VENDEUR DE ROSES AMBULANT

1. Il est très difficile d'être invisible. Pourtant j'y suis parvenu. J'ai totalement disparu, sans laisser de traces. Ni vu, ni connu. Comment ai-je fait ? C'est simple : je suis le genre de type qu'on ne remarque pas dans la rue. Lorsque c'est le cas, cela provoque chez celui qui, par le plus grand des hasards, me prête un peu d'attention une moue immédiate de consternation. Il faut dire que j'occupe une position sociale qui, contrairement à ce que l'on aurait pu penser, est particulièrement ingrate : je vends des roses à la sauvette le soir dans les restaurants. Car, ayez le courage de le reconnaître, je ne suis pas le bienvenu parmi vous. Je porte l'étoile multicolore du paria. Même si l'on me laisse circuler en tapisserie entre les tables, je sens qu'enveloppent continuellement ma modeste personne des regards désapprouvateurs. Le petit bonheur que je vends en passant, et qui, j'avais la faiblesse de le croire, aurait dû me valoir une certaine bienveillance, à tout le moins une gaieté communicative, les occasions de se réjouir étant si rares de nos jours, ne m'attire que du dédain. L'offrande d'une rose a perdu de son enchantement, et les mines renfrognées de mes clients témoignent de cette *crise de confiance* dans le pouvoir fédérateur des fleurs. Je me demande bien pourquoi les gérants eux-mêmes tolèrent ma venue, alors qu'ils n'ont de cesse, dès qu'ils m'aperçoivent, de me tourner le dos et de se boucher le nez à ma vue. Depuis huit mois que je fais ce *job* (ce mot horrible est néanmoins le plus juste pour traduire le style précaire et méprisable de tâche que j'accomplis), aucun patron ne m'a serré la main, adressé un signe amical ou demandé mon nom. On dirait que je leur fais honte comme une corvée nécessaire mais sordide. Certains, moins hypocrites, n'hésitent pas à me refuser tout de go l'entrée considérant que mon apparition, je les cite, *sabote le standing de l'établissement*. À dire vrai, cette humiliation sociale ne m'affecte plus vraiment. Au début elle

me rendait triste, et je ne la comprenais pas. Tout en déambulant, je maudissais la méchanceté humaine. À présent, cet avilissement qui m'accompagne presque partout me ravit. Je m'en sers même. C'est comme si j'en tirais une énergie nouvelle, une puissance insolite. Je capte ce mépris qui m'entoure. Je le bois comme un buvard. Mes cellules l'ingèrent petit à petit en lampées microscopiques et j'entends presque, lors de mes moments nocturnes de répit, le bruit spongieux de cette succion continue. Car je n'en fais pas simplement une carapace. Ce serait trop simple, trop facile. Non. Je l'absorbe patiemment, *je me l'incorpore*. Ce mépris ne me vêt pas, il me nourrit et me fait croître. C'est ma substance, ma soupe protoplasmique, le lait maternel de mon cynisme. Je puise en lui la force de provoquer à l'envi indifférence et écœurement. Et, lorsque, à force de contorsions et de grimaces, de phrases tire-larmes et de regards contrits, je parviens à déclencher la gêne et l'embarras chez les personnes qui cherchent à m'ignorer, je sens qu'en moi se propage une indescriptible volupté.

II. Je suis né le 21 mai 1967 au nord-ouest de l'Inde, à Chandigarh, la ville qui doit son plan d'urbanisme à l'architecte suisse Le Corbusier. Je suis le second d'une famille de six enfants appartenant à la classe moyenne cultivée et ouverte d'esprit. Titulaire d'un diplôme de sciences politiques obtenu à l'université de Mumbai, j'ai soutenu cinq ans après dans cette même université un doctorat d'anthropologie qui a obtenu, en 1997, la plus haute distinction académique et fait l'objet d'une publication dans une maison d'éditions de Goa. Mon sujet de thèse portait sur "Le rituel de la Rua chez les tribus négroïdes des îles Andaman-et-Nicobar". Je n'ai jamais réussi à intégrer l'enseignement supérieur de mon pays corrompu par l'argent, le népotisme et l'esprit clanique. Pour vivre et faire vivre, j'ai enseigné la littérature, le droit et la géographie dans divers établissements secondaires du Pendjab. J'ai pu néanmoins poursuivre mes recherches anthropologiques sur Andaman-et-Nicobar et, lors de mon temps libre et avec mes propres deniers, je me suis en particulier spécialisé

dans l'étude de la peuplade de l'île Sentinelle Nord (on ne lui connaît pas d'autre nom) qui est renommée pour être justement la plus méconnue, la plus hostile à la pénétration du monde extérieur, la plus réfractaire à l'enquête de terrain. Certains ethnologues ont payé de leur vie leur curiosité, et l'on n'a jamais retrouvé leur corps, sans doute dévoré lors d'un joyeux rituel d'appropriation de l'ennemi. Tout le monde a en tête ces images tournées quelques jours après le tsunami de décembre 2004 lorsqu'un hélicoptère, rempli d'officiels venus voir si la situation était conforme à la normale, a été attaqué par des lances et des flèches d'hommes furieux sortis de l'âge de pierre. Mais, grâce à la persévérance et la prudence que m'a enseignées ma longue appartenance à un parti politique interdit, j'ai eu la chance de faire la connaissance d'un guide qui, après moult palabres et quelques pots-de-vin, m'a conduit jusqu'aux deux cents derniers membres de cette ethnie qui est, dit-on, la plus isolée du monde. Malheureusement, à mon retour, je n'ai pu communiquer à la communauté scientifique le résultat de ces recherches. Pour certaines raisons qu'il serait ici trop long d'expliquer mais qui, globalement, ont trait aux difficultés inhérentes au destin de tout individu qui se lance dans la lutte radicale, ce qu'un de mes chefs a nommé "la zone des balles dans la tête", j'ai dû fuir mon pays, abandonner ma famille, prendre la route de l'exil, et passer clandestinement en Europe. Je suis arrivé en France en octobre 2010 par un jour de grand vent dans lequel je n'ai vu aucun présage ni bon ni mauvais, mais quelque chose de nouveau, de vif et de frais. Je vivote depuis grâce à quelques besognes pénibles et à une communauté d'amis fidèles dont la solidarité est proportionnelle à l'infortune. Après une semaine de découvertes et d'adaptations, j'ai pu constater que, pour ce qui est de l'hospitalité, les habitants de ce pays ne le cèdent en rien aux tribus belliqueuses de l'océan Indien.

III. Le mépris général qui m'accable n'est que la figure inversée du mépris que les gens qui me méprisent ressentent pour eux-mêmes. Ils ne supportent pas de me détester,

moi, le pauvre sans-papiers qui sue sang et eau dans des conditions minables pour son misérable gagne-pain. En vérité, ce n'est pas moi directement qu'ils haïssent, mais le fait de me haïr. Et, bizarrement, par un retournement inexplicable, ils me honnissent d'autant plus pour cela. Car ils se sentent coupables de me mépriser, alors que, vu ma situation, ils devraient me témoigner une certaine mansuétude, voire de la compassion. Mais ce n'est pas le cas. Cette soudaine défection de générosité les afflige comme une gifle reçue en public. Ils me tiennent alors pour responsable de la culpabilité qu'ils éprouvent. Car si je n'existais pas, ils ne subiraient pas l'affront de leur sentiment d'impuissance. Il est difficile pour eux d'admettre que nous appartenons au même genre humain et que nous ne sommes éloignés les uns des autres que par la grâce d'un système de couverture sociale qui pourrait s'effondrer du jour au lendemain. C'est là le noyau de leur écœurement : la paroi qui nous sépare n'est pas plus solide que le sol qui les porte. Je leur renvoie l'image pitoyable de leur propre vulnérabilité qu'ils refoulement. La disgrâce de ma condition n'est pas atténuée par son indépendance. Avec douze de mes compatriotes, à la peau brune et aux cheveux de jais, je travaille pour Moira, un bengali antipathique, calculateur et véreux, d'une maigreur pathologique, et dont l'équivalent animal serait une blatte. Il exploite notre situation et nous fait miroiter une régularisation à laquelle personne ne croit, pas même lui. Tous les jours je me rends en banlieue dans un local poussiéreux qui, pris en sandwich entre une aire sauvage de covoiturage et une ferraille à l'abandon, ressemble à un dépôt oublié des grands axes commerciaux. Là, assis sur un tonneau, Moira nous vend 30 € pièce les bouquets qu'il achète par bottes de 300 fleurs le matin même à des grossistes de la région et qu'il conserve dressés sur leurs tiges dans des bassines en tôle galvanisée. Chaque bouquet compte vingt roses que l'on revend 2 €. Cela signifie que, si je réussis à vendre pendant la soirée tout mon bouquet, il ne me reste en poche que 10 € dans le meilleur des cas. Or il est très rare que je puisse écouler entièrement ma marchandise. La plupart du temps, lorsque l'humeur s'y prête, ou le climat, ou les circonstances, je ne parviens à vendre aux masses qui s'assemblent

temporairement dans des lieux chauds et éclairés qu'une dizaine de roses, le vendredi soir surtout. Mais il est plus fréquent, après une nuit entière passée à traverser en tous sens la ville, que je ne parvienne à vendre que deux ou trois roses, voire aucune. J'ai alors parcouru des kilomètres et des kilomètres, évité des crottes de chien et des flaques de pisser, humé l'ozone nocturne au goût de bière, croisé des noceurs, jacté avec des toxes, spéculé sur la vente miraculeuse, rêvé d'une autre vie, ouvert des dizaines de portes, navigué entre des centaines de tables, fait le même speech, pour rien.

IV. Ai-je besoin de préciser que l'odeur des roses m'a toujours paru atroce? Cela sent le parfum chimique qui vire, dès la moindre hausse de température, à l'aigre. Au début, lorsque j'ai commencé ce merveilleux emploi qui consiste à embellir, par de petits gestes, la quotidienneté maussade de l'Occident surendetté, je vendais des roses dites *Cuisse de nymphe émue*, d'un mauve pastel, délicat, presque diaphane, avec de fines résilles noires qui rappelaient le réseau noueux des veines d'une peau blanche lorsqu'elle sort du bain. C'était la seule espèce dont la fragrance me paraissait supportable, et, à cette époque, je ne me retrouvais pas obligé de prendre plusieurs douches de suite lorsque je regagnais le meublé que je partage avec six autres de mes compatriotes pour l'ôter de mon corps. Mais Moira trouvait ce choix trop dispendieux. Sa marge bénéficiaire devenait trop courte, et il ne voyait pas la pertinence commerciale de proposer un produit de luxe à des gens distraits et sans goût qui, de toute manière, n'en savouraient que le signe, et non la chose, et qui, une fois leur affaire consommée, jetaient séance tenante cette splendeur du règne végétal dans le caniveau de leur abatement post-coïtal. Nous avons donc opté pour l'espèce *Madame Meilland*. Mais très vite nous nous sommes rendu compte que son arôme suave et pénétrant, qui rappelait les terres pourpres du lac Naivasha, où elles étaient cultivées en masse au détriment de toute agronomie raisonnée, ne s'accordait pas du tout avec les exhalaisons nocturnes que dégagent les rues, les cuisines, les aisselles humides et les déodorants qui ont tourné. Pire, cette alliance fortuite de

la sensualité africaine et des saints occidentaux empestait l'atmosphère, de sorte que j'étais éconduit plus rapidement que d'habitude avec le coup de pied au cul symbolique, mais tout aussi douloureux que son équivalent physique, du manque de salutation finale. Finalement, comme nombre de nos concurrents, nous nous sommes rabattus sur la vulgaire rose rouge dont j'ai oublié le nom scientifique.

v. Il y a tellement de gens, le soir, dans les rues, les bars, les brasseries, qu'on jurerait qu'ils n'ont pas de maison. Ils vivent, semble-t-il, perpétuellement dehors dans la haine du domicile. On se demande à quoi cela leur sert de payer des loyers pour passer si peu de temps dans ces lieux qu'ils désertent à la moindre occasion. À moins que les distractions de la ville ne constituent leur foyer de substitution? En un sens, ils me ressemblent. Nous partageons le fait d'être nulle part chez nous. En cercles, ils s'associent, mangent, boivent, rient, discutent jusqu'aux heures avancées de la nuit. Ils font du bruit, chancellent, montrent les dents. Ce sont mes clients. En quelques semaines, je suis passé maître dans l'art de me glisser furtivement dans un restaurant et de surgir, tel un diable de sa boîte, à un coin de table où personne ne m'attend. J'apprécie l'effet de surprise que je provoque, et la répugnance qui, tout de suite, se lit sur les visages atterrés. Bien entendu, je choisis en priorité les couples, mes cibles privilégiées, mais il ne me déplaît pas d'interrompre également des groupes, voire des femmes seules. Bien que je parle un français tout à fait correct, je m'ingénie à contrefaire un accent déplorable qui rend mes phrases d'accroche quasi inaudibles. Je les répète avec un air stupide au moins cinq fois de suite comme une leçon mal apprise et ne quitte pas la table avant que l'exaspération ne défigure mes clients. Les multiples "non" qui claquent en rafales n'y font rien. Je reste planté là, grimaçant de misère, de malheur, de bêtise, et tâchant d'inspirer autour de moi, à mon maigre public, avec mes gestes gourds et mes regards pathétiques que j'ai perfectionnés devant le miroir de la salle de bains, la mauvaise conscience des nantis. Je ne suis véritablement satisfait que lorsque j'ai réussi à produire une

irritation qui frise la crise de nerfs. Quand je parviens à ce stade, j'éprouve une jouissance rare. Un sentiment d'accomplissement m'envahit. Je sais pertinemment que ce n'est pas la bonne méthode, et qu'un sourire poli et une attitude plus discrète seraient commercialement plus appropriés, mais je ne peux m'en empêcher. J'aime faire le pitre, jouer le rôle du *trickster*. Souvent, lorsque la salle est presque vide, et que nul ne peut se soustraire à mon intrusion, j'improvise un mime et, comme un pantin crasseux et désarticulé, imite tout le désarroi du tiers-monde en quelques mouvements. Pour un temps bref, je me démultiplie en divers masques et signes sociaux. Je joue le flatteur, le mendiant, le séducteur, le valet obséquieux, le gueux immonde, l'invalidé pleurnichard. Avant que le patron ne me foute à la porte, mon ignoble pantomime convoque tous les vils émissaires du malheur, et je jouis intérieurement d'être le dernier de cette triste race.

VI. La seule compensation que me procure cet emploi, c'est de croiser presque chaque soir Thémis. Je l'ai rencontré il y a deux mois dans un bar. Il était seul, et semblait rechercher de la compagnie. Il m'a payé un verre, et on a parlé de tout et de rien, surtout pas du pays. Thémis vient d'un ancien comptoir français du sud de l'Inde. Il est informaticien, et travaille pour une compagnie internationale qui l'a recruté dès sa sortie de l'Université. Très rapidement, nous sommes devenus amis et amants. Sa peau cuivrée est douce, légèrement granuleuse comme du papier cristal. Il a de longs cils fins, des yeux en amande, et un sourire enfantin. C'est un jeune homme gai, amusant, qui guérit ses angoisses à l'aide d'un traitement quotidien de désinvolture, ce qui le conduit à ne rien prendre au sérieux et, avec un air canaille, à rire de tout ce qui peut être tourné en dérision. On se donne souvent rendez-vous vers minuit, quand je suis las d'errer de par les rues avec mon bouquet sur les bras qui pèse comme un fardeau. Alors, sans se donner le mot, par une sorte d'accord tacite du regard, on s'introduit discrètement dans les toilettes d'une gargote encore animée où personne ne nous remarque et là, pour un temps qui me paraît durer

une éternité de ravissement, je fais sa femme. Il me déshabille, me touche, me lèche, me mordille les narines, la base du menton. L'entêtante et aguicheuse puanteur d'urine qui nous enveloppe est si forte qu'on pourrait la toucher des mains. Cela nous excite follement. L'exiguïté du lieu aiguise également notre imagination. Nous nous contorsionnons comme des acrobates. Ses mains s'agrippent à mes hanches, ses ongles me perforent la peau. J'aime quand, après avoir sucé ma verge sous le souffle chaud du séchoir automatique, il m'encule sur le battant des toilettes qui couine, et, à la fin, m'enfonce dans le cul, en signe de contentement, une de mes roses en me murmurant à l'oreille la pire des insultes.

VII. Je suis souvent déçu par les réactions que mon apparition provoque. Cela oscille entre un romantisme éculé qui singe la sincérité et les blagues de potache. Il est rare que je tombe sur des personnes intéressantes qui émettent une réplique drôle, spirituelle. À chaque fois, ou presque, j'ai droit à des poses énamourées ou à des rires gras, faux glamour et vrai kitsch. Il faut dire que mon numéro ne facilite pas la repartie. Ma caricature du pauvre hère ne suscite qu'une réponse encore plus stéréotypée, une espèce d'abstraction mécanique des vécus. Mais je ne leur en veux pas. L'atmosphère des lieux ne facilite sans doute pas les choses. Ceci étant dit, je n'éprouve aucun cynisme envers la petite comédie de l'amour à laquelle se livrent les couples auxquels je tente de refourguer maladroitement ma camelote. Je réserve mon sens de la satire pour d'autres situations. J'aurais l'impression de gâcher mon talent et de céder à la facilité si je m'abandonnais ainsi à tourner en dérision le peu de bonheur qu'ils tentent d'extorquer au destin. Je ne m'interdis pas néanmoins de tout faire pour les déranger, et de les harceler avec mes airs ahuris et mon insistance imbécile. J'aurais pu lancer des bombes ou faire dérailler des trains, nier par le feu et le sang ce monde qui m'avilit. À un moment donné, j'étais prêt à faire la bascule dans le terrorisme. À briser toutes les chaînes, les normes, les scrupules, à prendre le chemin irréversible de l'action directe. Ma formation politique m'y conduisait presque naturellement.



Mais, par manque de courage ou de conviction, je me suis contenté de vendre des roses rouges, sur lesquelles, les soirs de déprime, je n'hésite pas à pisser. Cela leur donne un éclat carmin qui scintille sous les spots des restaurants bas de gamme que je fréquente. Et lorsque je ne suis pas en train de marchander, de baragouiner, de marauder, j'en profite pour me livrer à quelques observations d'ethnologie sauvage, et enrichir ce que je nomme en chuchotant mon *anthroporama*. On ne se refait pas.

VIII. Je déteste les pleureuses, ceux qui, de leur voix geignarde, ne cessent de se plaindre tout le temps, d'accuser le sort. Je ne vois jamais couler des larmes sans ressentir une forte exaspération. Je combats la calamité de ma condition sans toutefois l'enrober de lamentations aussi ridicules qu'inutiles. Mais je dois confesser que mon travail serait moins désagréable sans la présence des Bangladeshis. Ils sont de loin plus nombreux et mieux organisés, et ils ont jeté sur la ville un filet dont les mailles sont si serrées que l'on ne peut faire cinq cents mètres sans tomber sur eux. Mais ce n'est pas tant leur méthode qui m'afflige que leur férocité mythique. Peu sensibles au principe libéral de la concurrence, ils n'hésitent pas à s'en prendre à ceux qui gênent leur commerce dont ils sont, par ailleurs, les seuls à croire qu'il puisse être un jour lucratif. Un soir glacial de décembre, ils ont tendu une embuscade à Ananké, un jeune garçon de mon équipe. Ils l'ont dérouillé dans une contre-allée à coups de poings et de pieds, et l'ont laissé quasi mort sur le trottoir. Moira, alerté, est venu le récupérer. On ne sait ce qu'il est advenu de lui. Personne dans notre groupe n'a osé demander de ses nouvelles. On est conscients que le moindre souci signifie pour nous l'expulsion immédiate, à savoir le retour vers un destin funeste en regard duquel les rigueurs actuelles de notre situation ne sont rien. Alors on apprend à se blinder d'une indifférence blasée et silencieuse.

IX. Un beau matin, le révérend Hooper décida de mettre un voile noir devant ses yeux. Autour de lui, le monde se

rembrunit comme une veillée funèbre qui ne cesserait plus. Inquiets, ses ouailles le supplièrent à plusieurs reprises d'ôter ce voile qui symbolisait un deuil inconnu, mais en vain ; il refusa catégoriquement de l'enlever, même à la demande de sa fiancée, même sur son lit de mort. "L'heure viendra où chacun d'entre nous quittera son voile", mais cette heure n'est pas de ce monde. Lorsque je lus pour la première fois cette nouvelle de Hawthorne (je crois que c'était à la bibliothèque de l'université de Mumbai) je n'y vis qu'une parabole de la tristesse de l'esprit, le deuil de la coïncidence avec la réalité. Aujourd'hui, je suis obligé d'admettre que son sens philosophique excède de beaucoup la simple symbolisation d'un état d'esprit neurasthénique. Il signifie à mes yeux la révélation même de l'état du monde. La suite interminable des désastres de toutes sortes (économiques, climatiques, sanitaires, financiers, politiques, technologiques, etc.) qui, depuis quelque temps, s'abattent sur nos têtes nous autorise à penser que le voile noir est devenu, non le signe de la fuite de la réalité, mais l'expression véridique de sa nature. Qu'on le veuille ou non, la catastrophe représente le phénomène fondamental de notre époque, celui qui contient à la fois sa vérité calamiteuse et le chiffre de sa fin. Personne ne peut comprendre l'état actuel des choses s'il n'est attentif à sa dimension apocalyptique. Notre connaissance des réalités telles qu'elles se présentent ne doit donc plus être envisagée "du point de vue de la rédemption", comme l'affirmait un philosophe, mais *du point de vue du désastre*. C'est que le reflux des idéaux eschatologiques d'un futur libéré du malheur, de la domination et de l'injustice, nous a accoutumés, depuis trente ans, à faire désormais du pire notre unique perspective d'avenir. Nul ne songe plus aux lendemains qu'avec crainte et effroi. Chacun, ou presque, délaisse progressivement la lutte révolutionnaire contre l'état du monde au profit de sa simple conservation. Les avancées de la science, et notamment de la médecine, comptent peu dans la balance lorsque, pour un progrès, s'annoncent dix catastrophes. Il serait fastidieux de dresser ici la liste des fléaux, d'autres s'en chargent avec brio, réactivant un vieux fonds de pessimisme antimoderne. Toutefois, sans verser dans la taxinomie, il n'en reste pas moins vrai

que la prolifération des désastres crée un climat d'affliction grandissant. Après lui avoir longtemps résisté et m'en être moqué ouvertement, j'ai moi-même succombé à cet état d'esprit. Je n'ai pas décidé de mettre le voile noir, et aucun événement particulier, pas même ma déveine actuelle, ne m'a conduit à faire cela ; c'est plutôt l'époque qui m'a, pour ainsi dire, forcé la main. Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais, peu à peu, elle a introduit en moi une horrible noirceur. Son spectacle m'a empoisonné. Depuis lors, je l'avoue sans plaisir et un peu honteusement, j'ai tendance à voir le mal partout, et surtout à assister, impuissant, à une accumulation ininterrompue de calamités : un environnement dégradé par la violence, la pollution, la laideur, l'exploitation et l'ennui, un monde lézardé par l'injustice et la manipulation, avili par les nuisances, mû par une logique absurde et infernale. Je sais très bien que beaucoup de gens s'accommodent quotidiennement de cet état de fait, moi le premier (je serais *hypocrite* si je passais sous silence mes propres arrangements), en songeant, en guise de réconfort, à leurs prochaines vacances, en s'investissant dans leur métier, en se consacrant à l'éducation de leurs enfants, en se faisant du souci pour leurs proches, en intervenant dans la vie publique, en se prenant de passion pour la brocante dominicale, les vieilles voitures ou la légende arthurienne. Je sais également qu'ils n'apprécient pas outre mesure ce genre de jugements désespérés, qu'ils trouvent cela trop *exagéré*, sombre et rébarbatif pour être honnête. Je les comprends. J'ai moi-même beaucoup de difficultés à supporter les incessantes jérémiades sur la décadence de la civilisation, et je ne m'interdis pas, ici et là, de ridiculiser une certaine complaisance dans le catastrophisme. Je n'ai pas renoncé à l'espoir ni au désir d'*éclairer un chemin non frayé vers l'avenir*. Et je sais très bien par ailleurs qu'il n'y a pas de logique implacable à l'œuvre dans l'histoire, de sorte que le caractère contingent des affaires humaines laisse toujours ouverte la possibilité de l'inattendu. Quelle que soit la nature du réel, des possibles demeurent, et la spontanéité humaine saura toujours s'opposer, par un biais ou par un autre, à l'ordre établi. Mais, pour que le possible puisse un jour éclore, encore faut-il que le réel soit au minimum

conservé. Or, c'est là que se situe exactement, à mon sens, le problème. La dissolution du monde actuel provoque inévitablement un holocauste des possibles qui auraient pu le transformer dans le sens d'une plus grande justice sociale et d'une amélioration durable du sort du plus grand nombre. De nos jours, tout révolutionnaire doit se faire conservateur afin de préserver la possibilité même de la révolution.

x. À en croire les critiques des journaux, l'esthétisation du quotidien n'en est qu'à ses balbutiements. Je suis loin de partager cet enthousiasme naissant. Pourtant je dois reconnaître que notre minuscule salle de bains, aux murs suintant d'humidité, aux canalisations brinquebalantes, aux céramiques émaillées, ressemble de plus en plus à un palais de roses. Plutôt que de jeter les invendus, nous les entreposons en espérant les écouler le lendemain. Contre un mur, on dispose les bouquets dressés de telle sorte que les queues des tiges reposent dans l'eau des casseroles, des bassines, de tous les récipients qui nous tombent sous les mains. On place au fond une pièce de monnaie. Certains disent qu'il faut y verser également un peu de Javel, mais nous n'en avons pas à notre disposition. Je ne connais rien de plus triste que ce contraste entre le réduit misérable dans lequel nous nous entassons et ce parterre rouge passion qui embaume de toutes parts. Il y a là comme un interrègne d'afflictions et de défaites qui, si je ne m'étais promis de ne jamais m'apitoyer sur mon sort, me tirerait des larmes.

xI. L'obscurité me dédommage un peu de ma malchance. C'est comme si elle avait l'étrange pouvoir de minimiser mes peines. Lorsqu'après la fermeture des bars, les derniers noctambules se dispersent dans les rues et que la ville redevient calme, déserte et silencieuse, comme un décor de cinéma, j'hésite à rentrer. Je profite de cette aubaine de solitude pour souffler un peu. Je marche sans but, au hasard des rues. La nuit me permet ce qui serait impensable le jour. Elle m'offre une liberté nouvelle, le sentiment de ne plus être moi, l'ivresse de la métamorphose, loin de ce sans-papiers

misérable qui quémande une portion de répit à laquelle il ne croit pas vraiment lui-même. Parfois le souvenir du pays, des amis, des enfants, se mêle à l'odeur putrescente des roses qui ont passé la nuit dans la moiteur de mes bras. Mais il suffit de la vue d'un ivrogne titubant, d'une voiture de police, d'un néon dégoulinant de bleu, d'une jeune femme qui se hâte vers son domicile, pour que soient balayés ces rappels douloureux de l'ancien moi. Je me couche alors tous les matins avec une joie secrète qui palpite dans ma poitrine. Les premiers rais de l'aube accompagnent ma lente plongée dans le Grand Noir qui, seul, m'apporte le contentement neutre du soulagement. Le sommeil est le remède souverain contre l'angoisse.

XII. Thémis connaît le langage des fleurs. Je me demande où il a appris cette symbolique. Un soir, dans un bar, il m'a enseigné les divers sens qui s'attachent aux roses. L'achat d'une fleur signifie une déclaration d'amour, de *deux* une tentative de pardon, de *trois* l'envie de baiser, de *douze* une demande en mariage, de *vingt-quatre* la célébration d'un anniversaire. Je l'ai écouté ensuite évoquer les significations cachées de la rose dans l'héraldique et l'alchimie, de la rosace des cathédrales gothiques, de l'ordre de Rosenkreutz, du *Gulistan* de Saadi, de la mystique de la rose dans la *Fama Fraternitatis*. À la fin de son long discours, agrémenté de rasades de vodka pomme, je lui ai simplement dit que, pour moi, la rose symbolisait ma misère.

XIII. Depuis que je suis ici, j'ai enregistré tout autour de moi, dans les bâtiments et les corps, une accumulation colossale de forces négatives, de colères et de frustrations, qui, souvent, se déchargent en conflagrations soudaines. Tant d'hostilité mutuelle ne laisse pas d'être remarquable. Et j'en viens souvent à me demander comment les habitants de cette ville parviennent à vivre ensemble sans s'étriper à la moindre altercation. Il faut croire que les réserves de haine qu'ils expriment sans honte s'égalisent et s'annulent, que l'énergie qu'ils mettent à réprimer ces impulsions guerrières n'est pas

moindre que celle qu'ils cherchent à canaliser. Leur convivialité de façade ne dupe cependant personne. À la moindre incartade, ils sont capables de s'entretuer pour un regard appuyé ou un vin bouchonné. Toute règle ménage une place à quelques exceptions. Diké est le seul qui se montre gentil avec moi. Non seulement il me laisse exercer mon *business* dans son restaurant sans prétention, mais il me paye toujours un verre. C'est un quinquaventripotent qui porte, été comme hiver, des tee-shirts bariolés. Il collectionne aussi les écussons des manufactures d'armes, Mauser, Smith & Wesson, Colt, etc., qu'il agrafe sur un tableau en liège au-dessus du bar. Il trouve que j'ai du courage, que je pourrais me livrer au vol ou à la mendicité, mais que j'ai choisi la voie plus ardue mais honnête du travail. Je suis pour lui un exemple. Il voudrait bien m'embaucher pour besogner aux cuisines, faire la plonge et autres menus travaux, mais attend ma régularisation. Je ne sais s'il est sincère, j'ai tellement appris à me méfier des promesses des uns et des autres. Par trois fois, des passeurs m'ont dupé et j'ai perdu mes économies. Il n'y a qu'à Thémis que je fais confiance. Un soir où je déboulais tard, à l'heure de la fermeture, Diké m'a proposé de rester. Tous les clients étaient partis, le personnel s'appêtait à faire de même, rangeant les dernières tables, rassemblant ses affaires. Je n'avais aucune intention de poursuivre ma tournée qui s'était avérée jusque-là catastrophique. Il était inutile d'insister. C'était une soirée gâchée. Comme tant d'autres. J'ai regardé ma montre, comme si j'avais été attendu quelque part par quelqu'un, et j'ai fini par accepter son invitation. Diké a salué le dernier employé qui filait et fermé la porte à double tour. À peine s'était-il retourné vers moi qu'il m'a aussitôt demandé, l'œil goguenard, si j'aimais jouer au billard. Français ou américain ? ai-je dit avec le ton affecté de celui qui s'y connaît. Sa moue de dégoût m'a donné la réponse. Je vais te montrer quelque chose. Il s'est avancé vers le fond du restaurant, a tiré un rideau de velours rouge qui couvrait ce qui m'avait toujours semblé être un mur, et il a ouvert une porte dérobée. C'est ma salle spéciale. Mon jardin secret. Nous sommes entrés. Diké a appuyé sur l'interrupteur. Et la lumière s'est faite, aveuglante et cruelle. Il m'a fallu quelques instants pour

cranter mon regard à la clarté soudaine. C'était une pièce polygonale, cossue, immense, garnie de fauteuils en cuir et d'un bar éclairé par une rangée de spots blancs. Sur le côté droit se trouvait un porte-queue fixé au mur, et une petite table en bois précieux recouverte de feutre vert où étaient disposées en quinconce des boules bicolores. Et au milieu, comme table d'opération, l'autel des coups tordus et des effets coulés, sous l'abat-jour en laiton vert suspendu au plafond par une chaîne dorée, le billard trônait en majesté. Je n'y avais pas joué depuis le club des étudiants socialistes de Mumbai.

XIV. Pour un sans-papiers, tous les lieux sont des espaces de traque. Lors de mes tournées, je fais continuellement attention à qui me suit, me précède, m'observe, me frôle. Parfois je sens passer sur moi les regards délateurs, et quand je flaire la présence d'une telle âme inquisitrice, je me cale dans un recoin obscur et attends. J'ai appris à connaître rapidement les interstices méconnus, et l'ombre qu'ils prodiguent : entrées d'immeuble, passages souterrains, renforcements invisibles, terrains vagues coincés sous un pont d'autoroute, venelles perdues. Ma peur orchestre toute une nouvelle géographie. De temps en temps, se produisent des rafles dans le centre-ville. Ils arrivent par grappes de quatre et épinglent tout ce qui est non caucasien et arbore le teint noiraud des émigrés. Je ne peux, dans ces conditions, me laisser aller à la moindre distraction. Je suis toujours sur le qui-vive, les paupières repliées en forme de volets roulants, les pupilles dilatées comme des soleils noirs. La flânerie m'est proscrite, chacun de mes pas porte la marque d'un emploi, le poids d'une nécessité qui exclut tout relâchement. Je suis rarement en train de siffloter, le nez en l'air, les mains dans les poches, distrait par les particularités qui composent le paysage urbain. Dans tous mes regards, je mets la densité de mes techniques de survie. Je n'emprunte jamais tout à fait le même chemin, multiplie les fausses pistes. En cela ma longue expérience de la clandestinité m'aide. Chacun de mes déplacements requiert un banquet de stratégies.

xv. Sous le soleil couchant qui verse, entre les défilés d'immeubles, sa lumière rousse de western crépusculaire, je commence ma tournée. Les premiers temps, sur les conseils de mes compatriotes, j'avais tracé un itinéraire précis qui devait maximiser mes ventes. Je commençais par le quartier de la gare centrale et progressais, selon un mouvement en contre-spirale m'éloignant de la périphérie, vers le centre-ville où se trouvent les théâtres et les cinémas. Mon parcours correspondait aux pics de fréquentation des bars et des restaurants. Mais je me suis aperçu un jour que si j'allais au hasard, sans grand souci de schémas tactiques, dans ces rues animées qui parlent d'abandon et de renoncement, j'obtenais exactement les mêmes résultats. Médiocres dans tous les cas de figure. Aussi laissé-je à présent libre cours à l'aléatoire pur. Lui seul est capable de rassembler en des moments furtifs des choses qui n'ont rien à voir entre elles, blocs erratiques d'expérience qui se retrouvent loin de leur glacier originel. Et si mes ventes ne sont pas pour autant accrues, mon plaisir d'errer s'en trouve augmenté.

xvi. Au cours de mes déplacements, j'ai fait la connaissance d'une quantité non négligeable de personnages bizarres et excentriques, un barnum d'existences tordues, rafistolées, improductives, fantasques, fêtards, vauriens, clochards, malandrins, putes, indicateurs, artistes sans le sou, racailles du bitume, bas-fonds des centres éducatifs, étudiants brailleurs : le revendeur bègue de cigarettes de contrebande, le distributeur psychotique de flyers avec sa paralysie faciale et ses tics-de-taré, l'amant déconfit qui revisite obsessionnellement les sites de son malheur, le videur congolais qui a joué l'Archevêque d'York dans *Richard III*. Mon don d'observation m'a permis de les débusquer derrière les broussailles touffues de l'obscurité et de les examiner sur des plaques de verre comme des cellules souches de laboratoire. Car je possède ce talent, que ma formation d'anthropologue a cultivé, de mettre au jour ce qui se cache sous le seuil de perception des autres hommes. Mon regard affranchi de tous les préjugés scrute à la loupe la gamme secrète des attitudes, les détails traîtres qui dénoncent le tout. Si, pour